

Le Tombeau de Sarah

« Ô mon amour je t'aimais trop
Et maintenant j' ai trop de peine »
Guillaume Apollinaire

I. Les enfances de Simone

« Il y a toujours en moi un enfant qui pleure »
Primo Levi (*Si c'est un homme*, 1947)

Naître de parents juifs à Paris le 26 décembre 1939 n'est pas une bonne idée. Mais on ne t'a pas donné le choix. Et puis après tout, bien protégée par deux « *femmes fortes* », ta mère Rachel, dite Régine, issue de la communauté sépharade de Smyrne, et ta grand-mère adoptive, la bonne Sarah Lechein qui pour la protéger ne révéla jamais à personne jusqu'à sa mort en 1983, pas même à son confesseur, que cette famille qui lui rendait si souvent ses rares visites, ne lui était pas apparentée, tu t'en es tirée ; et puis tu n'avais pas quatre ans et demi à la Libération : il reste de ces premières années si peu de souvenirs ! Enfin, diront certains, l'immense majorité des femmes envieraient ce que fut ta vie : tu as fondé une famille heureuse et si tu n'as eu qu'un fils, c'est le meilleur du monde ; si tu n'as pas pu réaliser ton rêve de longues études qui t'eussent permis d'enseigner l'espagnol, tu as eu, par une chance que ton intelligence et ton travail t'ont permis de saisir, le bonheur d'exercer avec talent un métier qui te plaisait et te mettait à l'abri du besoin. Tous ceux qui t'ont plus ou moins connue se rappellent le sourire et l'accueil chaleureux que tu réservais à chacun. Alors pourquoi reprendre à ton propos l'éternelle plainte du malheur juif ? Il en est tant d'autres !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Tout cela est vrai. Pourtant, tu as gardé de tes premières années de profondes séquelles physiques et affectives.

Les restrictions du temps de guerre et des années qui ont suivi t'ont touchée de plein fouet ; trois souvenirs de ce temps, sont emblématiques :

- la « trempée au vin » que Mme Marcilly, à qui ta mère t'avait confiée, à Gien, avec ta sœur Éliane, ton aînée de deux ans, et ta grande amie Rachel Sarfati que la nourrice appelait « la noire » : c'était une soupe composée de pain, d'eau et de vin, qui constituait tous vos dîners ;
- à la Libération, les trois sœurs furent confiées à un orphelinat de la famille Rothschild, à Neuilly où elles connurent la faim. De même qu'à Gien, Éliane volait des fruits au marché, il advint que Lucienne, votre aînée, te refuse un morceau du pain qu'elle avait volé au retour de la synagogue et qu'elle partageait avec une amie ;
- l'émerveillement qui t'a clouée sur le seuil de la grande pièce où vous alliez reprendre à quatre la vie commune, quand ta mère parvint enfin à vous réunir (ce devait être en 1947). Tu venais d'apercevoir, posé sur la petite armoire, un énorme poulet rôti.

Les juifs du Levant n'étaient pas grands pour la plupart, ta génération fut franchement petite, ayant été sous-alimentée : ton beau-frère, Maurice Havio, faisait à peine ta taille (1,51 m.) et, se sachant petit, portait des talonnettes, mais il n'était en cela pas différent de ses amis, tandis qu'il se sentit « comme un nain » quand vos enfants eurent atteint l'âge adulte. Tu aurais aimé être un peu plus grande, mais la principale conséquence de ces privations fut ta fragilité : souvent souffrante, tu t'efforçais de le cacher et continuais à faire bravement face à tes multiples tâches. Cela se traduisait par une mauvaise humeur qui n'était pas dans ta

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

nature riieuse, aspirant au bonheur pour toi et pour les autres. Mais les blessures de ton enfance avaient laissé d'autres traces, bien plus profondes.

Les souvenirs traumatiques que tu avais conservés de la guerre, de la persécution nazie et de ses conséquences pour les « enfants cachés » étaient peu nombreux, mais ils étaient forts :

- Le premier se situe rue de la Roquette, où Joya Abouaf, qui fut avec ta tante Dora Joffre votre principal soutien, possédait le petit immeuble où se trouvait sa boutique en face de la prison pour femmes, rasée et remplacée par un square en 1975. Tu te souvenais d'y d'avoir trouvé refuge avec ta mère dans une cache où vous accédiez par une trappe, quand vous étiez traquées.
- Le deuxième se rapporte au bombardement déclenché le 26 août 1944 à 23 heures 45 par les Allemands alors que ta famille dormait chez les Joffre, qui habitaient alors aux Buttes Chaumont. Ta mère te réveilla au milieu de la nuit et entreprit de te chausser, tandis que l'oncle Marcel disait qu'il ne fallait pas s'inquiéter, et qu'il était inutile de descendre aux abris. Mais Régine était affolée et Dora décida de la suivre, si bien que toute la famille courut au métro tandis que l'enfer se déchaînait. Tu as souvent évoqué la foule, les gens qui parlaient très fort et un homme qui courait, « tout bleu », en fait couvert de sang, selon ta sœur : puis tu t'es endormie... Quand l'escadrille s'éloigna, la maison des Joffre était environnée de ruines.
- La Libération ne mit pas fin à tes épreuves : dans le dortoir de la pension Rothschild, tu étais réveillée chaque nuit par des fillettes et des jeunes filles rescapées des camps qui hurlaient dans leurs cauchemars.
- Régine, adorait ses trois filles qu'elle avait eu tant de peine à nourrir et à sauver et qui seraient encore longtemps à sa charge.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mais elle avait à peine trente ans, ne recevait qu'un maigre salaire et voulait enfin jouir de la vie, dans le grand dévouement qui suivit la Libération. Si ses fillettes mangeaient à leur faim, elle économisait sur tout le reste, comme son amie Méri, ne songeant pas à leur offrir des jouets et se souciant peu de leurs vêtements, suivant peut-être la coutume des classes pauvres de Turquie. Quoi qu'il en soit, tu ressentis très fort les humiliations qu'inflige la pauvreté. Tu n'as eu pour jouet qu'une luxueuse poupée que tu admirais à une vitrine de la rue de Passy et que ta tante Dora t'offrit inopinément. Est-ce pour cela que tu n'aimais pas recevoir de cadeaux et n'en suggérais jamais aucun quand il s'agissait de toi, toi qui aimais tant en offrir ? Tu disais souvent aussi combien tu avais été blessée, à dix ans, par la remarque d'une amie en visite chez Dora, alors que tu entrais dans le beau salon de Passy : « Oh ! Celle-là, toujours avec son manteau rouge ! ». Tu n'en avais pas d'autre...

- L'antisémitisme, minoritaire chez les Français mais très virulent et attisé par le règne éphémère de Pétain, continuait à se manifester librement après la Libération et dans les premières années de la Quatrième République. Il n'y avait plus, certes d'antisémitisme d'État, mais on ne parlait plus des juifs, les rares témoignages publiés par les rescapés des camps nazis étaient ignorés, et les médias ne leur donnaient pas la parole : Alain Resnais, avec son film *Nuit et Brouillard* (1956), admirable documentaire sur la déportation que vous avez regardé à la télévision chez ta mère la veille de ton mariage, réussissait le tour de force de ne pas mentionner ce qu'on n'appelait pas encore la Shoah. À l'école, tu as eu à subir les injures des enfants de ton quartier et le refus des parents de ta meilleure amie de t'inviter avec d'autres camarades, après quoi elle ne te parla plus. Comme tes sœurs, tu as eu parfois à faire à des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

institutrices antisémites. Tu rentrais à la maison, pour entendre les récits des amis nombreux qui s'y réunissaient et qui, tous, avaient perdu un ou plusieurs des leurs, quelquefois toute leur famille comme Léon Aboulafia qui n'échappa au sort de ses parents et de sa petite sœur qu'en se cachant avec son frère dans une poubelle, ou Rachel Lévi qui mit, sa vie durant, le couvert de son fils assassiné à Auschwitz. Toi-même, jusqu'à l'adolescence, tu courais sur le palier quand tu entendais un pas inconnu, dans l'espoir de voir revenir un père dont tu n'avais aucun souvenir et dont tu ne connaissais que quelques photos. Les lectures firent le reste, que tu as poursuivies jusqu'à tes derniers jours, et longtemps ton sommeil a été peuplé d'Allemands qui venaient t'arrêter. Tu as de nouveau fait des cauchemars au cours de tes dernières semaines, que tu n'as pas voulu raconter, mais tu assurais que les nazis n'y figuraient plus.

Voilà pour la partie consciente de tes souvenirs. Mais tu n'en avais aucun du spectacle obsédant qu'offrait la présence de l'occupant, du moins à Paris, pas même de ce soldat qui fréquentait une jeune femme, dans l'impasse de Gien où Mme Lechein vous cachait avec son compagnon, ton grand-père Arditti. Comme elle avait confié son inquiétude à cette voisine, il était venu la rassurer : il était Allemand, mais pas nazi et, père de famille, ne ferait jamais de mal à des enfants. Tu te rappelais la stature puissante et protectrice de ton grand-père, adossé à la porte. Mais tu n'avais rien retenu de cet épisode au cours duquel, une patrouille allemande étant signalée à l'entrée de l'impasse, il s'était enfui par les jardins, plantant là femme et enfants. C'est par Éliane que ces faits vous sont parvenus. Il est vrai qu'elle avait deux ans de plus que toi, mais les très jeunes enfants ressentent les émotions fortes de leur entourage, celles-ci t'ont certainement marquée.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Tu as vécu une adolescence difficile, donnant très tôt quelques cours particuliers pour te faire un peu d'argent de poche, mais ta mère et tes sœurs te pressaient d'apprendre un métier pour participer comme elles aux frais de la famille et, dès ton entrée en seconde, tu as compris que, dans la fumée et les conversations qui animaient chaque soirée, il te serait impossible de fournir le travail personnel qui est exigé au lycée. Alors, préparée de longue date par une association juive, l'Hashomer Hatzair, à faire ton *alya*, tu arraches à ta mère, fin 1956, la permission de faire, en compagnie de Rachel Sarfati, un stage d'essai d'un an dans un kibboutz du Mapam proche de Rafah, Gvoulouth (Frontières).

II. Le temps des choix

*« Il y a un temps pour tout, et un temps
pour toute chose sous le ciel. »*

Ecclésiaste (Qohélet), 3.1

En juillet 1957, quand un groupe d'étudiants français débarque dans ce village où soixante hommes et quarante femmes, moines et moniales défricheurs et guerriers âgés de dix-sept à vingt-huit ans, aidés par une population mouvante de cent-quarante soldats, stagiaires dont tu faisais partie, orphelins originaires des pays arabes, et de quelques salariés, la chrysalide Simone est devenue le papillon Sarah. Tu avais reçu deux prénoms, Sarah et Simone. Le second, jugé plus français, fut seul employé pendant l'occupation, mais à Gvoulouth on te rendit le premier, et comme il y avait déjà une Sarah, tu devins Sarah *beth*, les deux premières lettres de l'alphabet permettant au besoin de te distinguer de Sarah *aleph*. Tu es devenue assez dodue, la nourriture autarcique du kibboutz – laitages, légumes et fruits – aidant : tu n'y auras mangé de la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

viande que deux fois : quant on a tué un cochon, et quand le berger eut volé un agneau pour en faire profiter quelques amis. Avec de beaux cheveux longs jusqu'à la taille et coiffés en queue de cheval, une peau dorée, de grands yeux sombres et éclatants, un grand nez hautain, une démarche de reine, tu ne parais pas avoir plus de seize ans. Surtout, tu es rayonnante. À la tutelle à vrai dire assez légère de Régine a succédé une discipline exigeante mais librement consentie ; à la communauté turque de la rue Sedaine, chaleureuse mais pesante, primaire, à peine acculturée et ressassant le passé, ont succédé des camarades venus de vingt-cinq pays, jeunes, cultivés et qui ne s'endorment pas sur leurs lauriers mais entretiennent une vie culturelle intense par leurs échanges, le ciné-club qui en cette saison fonctionne à la belle étoile, et les conférences qu'on ne manque pas de réclamer aux visiteurs qui paraissent capables d'en donner. Enfin, tous ces jeunes sont des idéalistes tournés vers l'avenir, qui veulent consacrer leur vie à l'édification d'une société plus juste et pacifiée, où Israéliens et Palestiniens vivraient côte à côte en bonne entente, aspirations auxquelles tu es toujours restée fidèle. Tout cela vaut bien le travail harassant mais varié – chacun parcourt successivement tous les secteurs de la production et de l'entretien – qui est exigé de tous. Pourtant, à quatre ou cinq mois de l'échéance, ta décision est déjà prise : l'éducation collective des enfants qui vivent ensemble dans une maison distincte de celles de leurs parents te paraît inhumaine, tu veux des enfants bien à toi ; et puis ta famille te manque, tu ne peux supporter l'idée de vivre loin des tiens ; enfin les manières frustes des Israéliens te déplaisent et tu te sens profondément française. Mais en attendant, tu goûtes pleinement ces belles et longues vacances actives où ton esprit s'est largement ouvert.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Vient l'heure du retour, en décembre 1957. Ta famille et la petite communauté sépharade qui t'avaient conduite à grand bruit à la gare, à la grande surprise de tes futurs compagnons de voyage qui se demandèrent quel événement se déroulait sur le quai, fait à la voyageuse un accueil chaleureux. Mais en rentrant au bercail, tu redeviens « Simone », et acceptes aussi, bien à contre-cœur, de partager le sort de tes sœurs : aussitôt inscrite à une école privée de sténo-dactylo, tu es bientôt jetée sur le marché du travail. Il ne te reste guère que deux consolations. On est dans une période de plein emploi, ce qui te permet de donner ta démission tous les quinze jours sans jamais cesser ton activité professionnelle. Et puis il y a ce garçon du groupe français de juillet : vous vous étiez liés d'amitié, suffisamment pour que tu lui demandes de rendre visite, à son retour, à ta mère et à tes sœurs et de remettre à chacune, de ta part, un petit bijou en or à dix carats, mizouza ou étoile de David et, comme l'argent n'avait pas cours au kibboutz, tu lui avais emprunté la petite somme nécessaire, que tu lui rendrais à ton retour. Il s'est acquitté de la commission, tu as tenu ta promesse, et vous vous rencontrez de plus en plus souvent. Tu perds rapidement les kilos superflus accumulés en Israël, ce qui te rajeunit encore. Ainsi, un peu avant ton mariage, tu demandes dans un grand magasin où sont les jupes ; la vendeuse te répond sans malice que « Le rayon fillette est au premier étage » ! Lui qui a d'abord admiré ta force et apprécié ta gâité s'aperçoit que tu es très perturbée, surtout à partir du moment où, avec le printemps, l'amour s'en mêle, qui durera jusqu'à votre mort. Tu passes d'un instant à l'autre, de façon imprévisible, de la plus folle gâité à une crise de larmes, sans vouloir ou pouvoir l'expliquer. Tu danses sur le lit de sa chambre de bonne dépourvue d'eau courante mais équipée d'une cheminée en marbre surmontée d'un grand miroir, luxe dont tu ne disposes pas rue Sedaine, en chantant « J'ai un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

beau petit corps », et puis tu t'effondres en sanglotant. Sur votre avenir plane l'ombre de la guerre d'Algérie, il sera incorporé à l'automne et refuse de prendre le risque, en t'épousant (c'est, pour les amoureux, la seule perspective en ce temps-là, s'il ne veulent pas rompre les liens familiaux), de laisser une veuve et peut-être un orphelin. Heureusement, les deux familles vous accueillent très chaleureusement (à table, mais pas au lit !). Ta jeunesse, ta naïveté, ton accent de la Bastille, ton franc-parler, ont immédiatement séduit tes futurs beaux-parents et leur nichée, et ta mère ne s'opposerait pour rien au monde aux choix de ses filles. À la première permission du soldat malgré lui (deux jours à Strasbourg où tu le rejoins, chaperonnée par ta sœur aînée), en décembre 1959, tu triomphes sans peine de ses scrupules. Le mariage « mixte », célébré le 25 avril 1960 et présenté comme exemplaire par le maire communiste du XI^e en personne, aura lieu lors d'une autre permission de huit jours.. Un peu avant Noël commence une séparation de quatorze mois, qu'exige la glorieuse « opération de police » en Algérie. Il obtiendra une seule permission de huit jours, prolongée d'une semaine par une angine providentielle. Il est enfin libéré début mars 1960, vous ne vous quitterez plus, seule ta mort, le 7 octobre 2023, viendra vous séparer.

III. Ainsi va la vie

*« Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin »
Aragon (Ballade de celui qui chanta dans les supplices)*

Votre vie ressemble à tant d'autres ! Elle est si banale, avec son lot de grandes et de petites joies, de chagrins, de naissances et de deuils ! Qu'en dire, sinon qu'elle fut heureuse ? Tu es redevenue

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Sarah, sauf pour ta famille. Vous avez bientôt formé ce qu'on désigne aujourd'hui par une expression à la fois appropriée et jolie, « un couple fusionnel ». En un temps où le féminisme était à peine audible, aucun de vous deux n'a songé à remettre en cause le modèle « patriarcal ». Vous vous êtes coulés sans même y penser dans les rôles qui vous étaient impartis et vous vous y êtes tenus jusqu'à la fin, tout en approuvant l'un et l'autre le nécessaire rééquilibrage en cours. La cuisine et le ménage relevaient de ta seule juridiction, tu n'admettais pas que ton mari y intervienne, sinon pour quelques tâches : épluchage, essuyage de la vaisselle, vitres, aspirateur. Vous vous partagiez les courses, mais la retraite venue, vous ne les faisiez qu'ensemble. Lui n'a jamais touché à une couche (il fallait alors les laver), et durant la longue maladie qui devait t'emporter, l'un de tes grands chagrins fut de le voir obligé de prendre en main ton domaine. Tu as souvent répété à ton compagnon, et jusqu'à la dernière semaine, que si c'était à refaire, tu ferais les mêmes choix. Votre fils s'est fait attendre, surtout pour toi qui voulais un enfant dès votre mariage, il est né en 1964. Tu as voulu lui donner tout ce qui t'avait été refusé, mais sans jamais le gâter, laissant ce plaisir à ta mère et, loin de le couvrir, tu l'as toujours poussé hors du nid. Vous étiez pauvres, et c'est surtout pour cette raison que tu n'as pas voulu avoir d'autres enfants. Tu as découvert par hasard qu'un métier que tu méprisais ne manquait pas d'intérêt. Recrutée comme secrétaire, tu parvins à force de travail au rang de premier clerc ; celui de notaire était à portée de ta main, mais tu y as renoncé pour consacrer le plus de temps possible à ton fils. Dans cette grande étude parisienne, ton patron t'a confié que la moitié du chiffre d'affaires passait par toi et l'un de tes collègues. Celui-ci avait un salaire deux fois plus élevé que le tien : c'était un homme ; il est vrai qu'il n'avait pas d'horaire, alors que tu défendais bec et ongles le tien. Tu étais

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

intransigente aussi au sujet des tâches qui t'étaient demandées et du respect qui t'était dû. Parce qu'ils appréciaient ton travail et ta compétence, les notaires associés s'inclinaient. Tes manifestations d'indépendance amusaient ton mari : « *Vous êtes un peuple au cou roide* » ! Dans ta vie privée, tu étais accueillante et attentive aux problèmes de chacun, mais sans jamais te forcer : il vous est arrivé au moins deux fois d'accepter une invitation de gens qui insistaient pour vous recevoir mais ne vous plaisaient pas, pour ne pas les vexer, mais tu n'as jamais voulu la leur rendre. Tu ne supportais pas la bêtise, à moins qu'elle ne fût compensée par des qualités de cœur, ni les porteurs de ragots, et tu écartais sans pitié les gens intéressés. Tes cauchemars de Shoah durèrent encore quelques années, tu en vins même à y mêler ton mari, qui en fut très ému, et puis ils finirent par disparaître complètement. Matériellement, comme vous partiez de rien et qu'il fallait se loger, les vingt premières années furent difficiles : ton salaire passait tout entier dans le remboursement des banques. Un prêt gratuit et à court terme du mari d'Éliane permettait de boucler l'année, et ta mère apportait chaque semaine, en taxi, une bonne partie de votre nourriture ; le jardin de tes beaux-parents en fournissait une autre. Vous preniez vos trois semaines de vacances, d'abord chez tes beaux-parents retirés à Appoigny, dans l'Yonne, puis dans le beau studio que ta sœur aînée venait d'acheter à Cannes. Tu fis deux ou trois pèlerinages en Israël. Tu t'es fait de grandes amies de tes deux charmantes belles-filles successives et tu as eu le bonheur de t'occuper souvent de tes deux petits-enfants, fille et garçon, que tu adorais et qui te l'ont bien rendu. Retraite oblige, tu as fait quelques voyages dans les pays voisins, européens ou riverains de la Méditerranée, ne descendant que dans les meilleurs hôtels. Ta plus lointaine excursion t'a conduite au Québec où un neveu de ton mari qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

s'est toujours comporté comme un fils vous avait invités. Tu lisais beaucoup et adorais la musique, les concerts, le cinéma, les musées et les expositions...

Et puis tout s'est arrêté : le mal dont, à quarante-quatre ans, tu avais triomphé avec l'aide de ton entourage et un beau courage (tu as tenu à reprendre ton travail à mi-temps pendant ta chimio), mais qui t'avait laissée physiquement très affaiblie, t'a de nouveau frappée. Quarante ans plus tard, tu as encore combattu, malgré de grandes souffrances que tu cachais, mais tu n'avais plus la force d'en venir à bout. Tu t'es endormie pour toujours avec l'aide de la médecine palliative. Tu ne souffrais plus, dormais de plus en plus, entourée de tous les tiens que tu regardais à chaque réveil avec désespoir, car tu savais que le prochain assoupissement pouvait déboucher sur le grand sommeil. Tu avais peur de la mort, bien que tu n'aies pas voulu l'avouer à l'oncologue qui s'est comportée en amie, et ton mari ne se consolera jamais de n'avoir pas réussi à dissiper ces craintes irrationnelles. Tu es partie sous les regards de ton mari et de ton fils, qui ne s'en sont pourtant pas aperçus sur le moment. Tu as eu, comme tu le souhaitais, des obsèques juives.

IV. Sarah et le judaïsme

Sans la Shoah, tu aurais sans doute été, dans ta lignée, le premier maillon de l'oubli de tes origines. Au temps de ta jeunesse, et de nos jours encore dans les milieux orthodoxes, les juives recevaient une instruction religieuse plus que sommaire. Dans ta famille fortement laïcisée, on ne célébrait (sans prières) que quelques fêtes, par tradition, et tu ne savais pratiquement rien de ta religion. D'ailleurs, a dit le bon rabbin qui a accepté d'officier, le judaïsme n'est pas une religion, mais une manière d'être, qui est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

de se conformer à la Loi. Et de citer une *mishna* : « Dieu dit : "Peu importe que vous croyiez en mon existence ou pas, mais faites ce que j'ordonne !" » Un problème se posa dès que le mariage fut envisagé, à propos de tes futurs enfants : à vrai dire, personne n'y attachait d'importance, seule ta future belle-mère, qui avait la foi du charbonnier, eut un moment d'inquiétude : que deviendraient leurs âmes s'ils n'étaient pas baptisés ? Vous avez su par ta belle-sœur, voici quelques années seulement, qu'une tante qu'elle consulta en secret, vieille fille bigote dont la congrégation avait été interdite d'enseignement en 1904 par le Petit Père Combes, et qui, rendue à la vie civile, avait fait carrière dans une école « libre », lui avait répondu : « Si ces enfants s'aiment, qu'ils se marient ! » Le fiancé t'avait proposé de les élever dans ta religion, mais tu avais objecté que, dans le judaïsme, le rôle du père qui préside aux rites est capital, et vous aviez conclu qu'il faudrait leur laisser le choix. En somme on pourrait dire que tu n'étais pas juive, étant indifférente à toute croyance religieuse et n'observant pas la Loi. Mais tu proclamais ta judéité en toutes circonstances, non par défi, mais parce que tu la ressentais profondément, par fidélité à toutes celles et à tous ceux qui avaient été traqués et exterminés parce qu'ils étaient juifs. Tu étais viscéralement attachée à l'existence d'Israël, mais très opposée à la politique de ses dirigeants vis-à-vis des Palestiniens, et indignée par la résistible ascension de Netanyahu : du moins la mort t'aura épargné de connaître les horreurs du 7 octobre et l'affreuse riposte qui se poursuit encore. Tu avais précisé de longue date que, selon l'usage, on ne devrait apporter ni fleurs ni couronnes sur ta tombe. Ton vœu, comme les autres, a été respecté.

Dimanche 31 décembre-dimanche 7 janvier 2024